

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. I.) Collège Joliette, P. Q., Mardi, 15 Mai 1877. (No. 16.)

LA PHILOSOPHIE.

SON RÔLE, SON ENSEIGNEMENT.

La Philosophie, ou l'étude de la sagesse, occupe le sommet des études littéraires. Les maîtres de la littérature classique connaissaient cette maxime fondamentale, ils l'énonçaient à peu près dans les mêmes termes :

“Scribendi recte, sapere est et principium et fons.” (1)

Au jugement des plus illustres d'entre eux, le BEAU n'est que la splendeur du VRAI et du BIEN. Or la science qui traite des vérités premières, source et fondement de toutes les autres, c'est la Philosophie. Clément d'Alexandrie l'appelait donc avec raison ; “la maîtresse des sciences humaines,” car il n'en est aucune qui ne lui emprunte ses principes ; et, comme le dit saint Thomas, c'est elle qui donne leur perfection à toutes les autres sciences.

Rien ne saurait égaler, dans l'ordre purement rationnel, cette haute discipline d'où part et où vient aboutir tout le reste. Quelque admirables que soient les autres œuvres du Créateur, l'âme humaine, avec ses facultés, ses lois et ses opérations, offre un sujet d'étude plus élevé et plus profond que l'univers entier. Les sciences naturelles ou physiques s'arrêtent aux causes secondes ; la philosophie est la recherche et la démonstration de la cause première. Les mathématiques n'opèrent que sur le fini ; l'infini est l'objet propre de la métaphysique. Les arts et les belles-lettres sont l'ornement de la vie humaine ; mais ce qui importe avant tout, c'est d'apprendre à bien penser et à raisonner juste. L'histoire se réduirait à une vaine curiosité, si la philosophie morale ne lui fournissait une règle sûre pour apprécier le mérite des hommes et

la valeur de leurs actes. Impossible de faire un pas sur le terrain d'une science quelconque sans appliquer ces idées nécessaires, immuables et absolues, qui forment la base de la raison humaine, et qu'il appartient à la philosophie d'éclaircir et de justifier en les ramenant à leur source éternelle ou à Dieu.

Or s'il est aujourd'hui une science négligée et même abaissée, c'est précisément la philosophie. Au XVII^e siècle déjà, Fénelon pouvait dire : “Nous manquons encore plus sur la terre de raison que de religion.” Mais combien plus vraie n'est-elle pas, à l'heure présente, cette parole que les tentatives des sophistes d'alors faisaient dire à l'éloquent auteur du *Traité de l'existence de Dieu* ? La philosophie, qui la cultive aujourd'hui avec tout le soin qu'elle mérite ? Ses chaires sont presque abandonnées. On va parfois jusqu'à lui refuser le nom de science et quelques-uns sont bien près de l'absorber dans la physique et dans la chimie. A entendre ces philosophes, il n'y a de réel que ce qui tombe sous les sens ; le reste est pure hypothèse et doit être considéré comme non venu. Ils n'admettent, disent-ils, que les faits ; ils ne veulent opérer que sur des réalités sensibles, oubliant que les faits sont régis par des lois et que les effets ont des causes.

Il n'est pas de symptôme plus alarmant que cette infirmité d'esprit qui ne permet plus à bon nombre de nos contemporains de comprendre le grand rôle de la philosophie, et en particulier de la métaphysique. On ne peut pas dire que toutes nos erreurs proviennent de là ; mais il en est beaucoup qui ne s'expliquent pas autrement. Et certes, si on accordait plus de place à l'examen des lois de l'esprit ; si une logique sévère disciplinait les intelligences, et qu'une certaine familiarité avec les notions métaphysiques habituât les âmes à s'élever au-dessus des réalités sensibles, est-ce que nous verrions se reproduire autour de nous, sous une forme à peine rajeunie, ces théories matérialistes

(1) Horace, ad Pisones, v. 309.

mille réfutées depuis Socrate et Platon, ces hypothèses puérides d'un monde existant par lui-même, d'une morale sans Dieu, hypothèses qui ne tiennent pas contre une raison d'enfant à laquelle un peu de logique aurait appris à conclure du contingent au nécessaire, du relatif à l'absolu, de l'effet à la cause, de la loi au législateur ? De pareilles défaillances ne peuvent s'expliquer que par l'obscurcissement des idées rationnelles. La sophistique a repris un grand empire aujourd'hui, parce que la philosophie a perdu une bonne partie de sien.

La restauration des sciences philosophiques est donc une tâche importante et élevée. L'enseignement catholique, en y consacrant ses efforts, ne fait que suivre la tradition constante de l'Eglise. Les grands siècles théologiques sont ceux où la philosophie a fleuri davantage. On a dit que les livres des philosophes de l'antiquité avaient été très-peu lus, même en Grèce.

Cette opinion est fondée en tant qu'elle se rapporte à l'ère païenne, mais elle cesse d'être vraie à partir de l'époque où apparaissent les premiers représentants de la théologie chrétienne. On peut affirmer, sans crainte de tomber dans l'exagération, qu'Aristote et Platon ont dû en grande partie leur célébrité aux écrivains catholiques. Jamais leurs œuvres, jusqu'alors connues d'un petit nombre, n'auraient pu recevoir une telle publicité, ni trouver tant d'écho, si elles n'avaient été méditées, discutées, commentées par les Pères de l'Eglise. Platon a compté parmi eux plus d'admirateurs qu'il n'en avait rencontré autour de lui, et la Grèce n'eût pas même osé rêver pour Aristote l'aurole de gloire dont les siècles chrétiens du Moyen-Age devaient un jour environner son nom. Bien loin de s'être jamais montrée hostile à la philosophie, l'Eglise n'a cessé de la défendre et de la couvrir de sa protection. Elle n'a répondu aux déclamations intéressées de Luther contre les sciences philosophiques qu'en continuant à encourager des études si utiles et si nécessaires. De nos jours encore, tandis que les positivistes et les matérialistes modernes professent un dédain si profond pour une science qui les condamne, le chef suprême de l'Eglise catholique a fait de la philosophie le plus magnifique éloge.

Voici comment s'exprime Pie IX dans sa lettre apostolique du 11 Décembre 1862 : " Certes, il est très-noble le rôle que remplit la vraie et saine philosophie. Car c'est à elle qu'il appartient de faire une recherche diligente de la vérité ; de cultiver avec soin et rectitude et d'éclairer la raison humaine, qui, bien qu'obscurcie par la faute du premier homme, n'a cependant été éteinte en aucune façon ; de percevoir, de bien comprendre, de mettre en lumière ce qui est pour cette même raison l'objet de sa connaissance, et une fou-

le de vérités ; d'en démontrer un grand nombre que la foi, elle aussi, nous propose de croire, par exemple, l'existence de Dieu, sa nature, ses attributs ; de les démontrer par des arguments tirés de ses principes, de les justifier, de les défendre, et par là de préparer la voie à une adhésion plus droite dans la foi à ces dogmes et même à ceux qui sont plus cachés et que la foi seule peut percevoir d'abord, de telle sorte que ceux-là aussi soient en quelque manière compris par la raison. Voilà ce que doit faire et à quoi doit s'appliquer l'austère et très-belle science de la vraie philosophie. "

Telle est la méthode que les écoles catholiques, dociles à la voix du grand Docteur de l'Eglise universelle, doivent suivre dans l'enseignement de cette science magistrale. C'est en donnant à leurs études une direction si sage et si ferme, qu'elles contribueront efficacement à restaurer parmi nous la " vraie et saine philosophie : " cette philosophie qui, s'appuyant à la fois sur les données de l'expérience et sur les principes de la raison, s'élève, par l'observation aidée du raisonnement, à la connaissance de Dieu, de l'homme et du monde ; cette philosophie qui ne perd jamais de vue les conditions de notre nature spirituelle et corporelle tout ensemble, pour faire la part de l'élément sensible et de l'élément intelligible dans toutes nos connaissances ; cette philosophie qui, loin d'isoler la raison de la tradition, ou réciproquement, recueille avec un égal soin les lumières de l'une et de l'autre ; cette philosophie que les Pères de l'Eglise ont dégagée de toute erreur en redressant et en corrigeant les doctrines d'Aristote et de Platon ; cette philosophie que les grands docteurs des écoles chrétiennes, saint Thomas à leur tête, ont réduit en système scientifique, et à laquelle le progrès des sciences naturelles et physiques est venu prêter de nouvelles lumières ; cette philosophie enfin, qui, sans sortir de son domaine purement rationnel, et tout en restant distincte de la théologie par ses principes, par sa méthode et par sa fin, voit néanmoins dans la révélation divine une règle infaillible, un préservatif contre l'erreur et un secours pour la raison. Ainsi comprise, la philosophie fournit à tout l'ensemble des sciences humaines une base inébranlable, en même temps qu'elle devient pour la religion l'auxiliaire le plus puissant. Les adversaires de toute couleur que l'Eglise catholique rencontre sur sa route, connaissent parfaitement ce dernier effet de la véritable et saine philosophie ; de là, encore une fois, les efforts incessants des apôtres du mensonge pour détourner de ses voies une science qui apporte à la VÉRITÉ un appoint aussi considérable.

FLORE ET L'ENFANT.

Allégorie.

L'aurore déploie son voile de pourpre sur la voûte azurée du ciel ; déjà l'astre du jour commence à montrer son disque radieux qui émerge, plein de majesté, du sein des ondes. Aux suaves modulations du rossignol se marie le bêlement lointain des troupeaux épars dans les prés verdoyants ; de larges gouttes de rosée, étincelantes comme des rubis, rafraîchissent les arbres de la forêt et les plantes des parterres ; mille petits ruisseaux murmurent dans la plaine ; le cygne, secouant son plumage aux reflets argentés, s'ébat avec grâce sur le miroir des lacs ; la nature entière, rajeunie et reposée, présente ce coup d'œil poétique qui caractérise le lever du soleil.

Debout, sous un épais feuillage à l'extrémité d'un riant jardin, Flore, immobile comme une statue, contemple avec bonheur ce spectacle ravissant. Elle est tirée tout-à-coup de sa douce rêverie par un bruit de pas ; surprise, elle voit venir à elle un jeune enfant dont la figure naïve et souriante s'encadre gracieusement dans une blonde chevelure. A peine le promeneur matinal a-t-il jeté un regard curieux sur le magnifique parterre, qu'il s'arrête tout ébloui et ne peut retenir un cri de joie et d'admiration. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais, de plus délicieux, de plus enchauteur que les plates-bandes de cet Eden où s'épanouissent les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes. Agitées par le souffle léger du zéphyr, elles se balancent mollement sur leurs tiges et étalent, sous les aspects les plus divers, leurs riches parures qui rivalisent de grâce et d'éclat. Toutes, dans leur langage symbolique, semblent vanter leurs charmes et s'efforcent d'attirer l'attention de leur jeune admirateur. Celui-ci voudrait butiner librement au milieu de cette collection si merveilleuse et si variée et se composer à son gré un splendide bouquet ; mais Flore devinant sa pensée, le retient sagement et lui dit : " Mon petit ami, je ne te permets de cueillir qu'une seule de ces fleurs ; à toi de choisir celle qui unit le parfum le plus doux à la plus brillante couleur. "

Après quelque hésitation, l'enfant porte la main sur une rose vermeille, mais il la retire aussitôt, car des épines cruelles ont meurtri sa chair délicate. Il pousse un cri de douleur et d'indignation ; " Va ! méchant ! languis et meurs sur ta tige ! Il est d'autres fleurs aussi belles que toi et qui n'ont pas tes perfides épines ! " Et, transporté de colère, il parcourt précipitamment le jardin, ses yeux interrogent chaque berceau, chaque touffe, mais hélas ! point de rose sans épines ; sa main, en fouillant avidement dans les massifs fleuris, se blesse et s'ensanglante davantage. A cette vue la douleur et le dépit lui arrachent des larmes amères.

Flore entend de loin ses gémissements et ses plaintes ; elle s'approche et lui dit avec bonté : " Sèche tes pleurs, enfant, il ne faut pas te désoler pour une infortune si légère ; courage ! avec de la persévérance tu réussiras ; arrache d'abord les épines, tu pourras en-

suite cueillir la fleur que tu préfères ; cesse, jeune ingrat, d'attribuer ton malheur à la reine des jardins, elle n'a que des épines pour l'avidité précipitation, mais elle réserve au travail et à la patience tout l'éclat de sa beauté et toute la douceur de son parfum. "

Cette allégorie n'est-elle pas l'image bien fidèle du temps que le disciple des muses consacre à des travaux si souvent mêlés d'ennuis, de peines et de misères ? Au début de ses études, le jeune homme se laisse aisément fasciner par les attraits de la poésie et de la science ; les rêves les plus enchanteurs caressent son imagination ; il se crée un monde peuplé de fictions et de merveilles ; mais une fois engagé dans cette route ardue, que de ronces l'arrêtent, que d'épines le blessent ! Oh ! alors de quel courage héroïque son âme ne doit-elle pas être douée pour franchir tous les obstacles et vaincre toutes les difficultés ? Mais aussi combien grande sera la récompense de ses travaux, de ses fatigues, lorsqu'enfin il possédera la science ; ce bien conquis au prix de mille peines et de mille sacrifices ; cette fleur précieuse, cueillie au milieu des plus rudes épines, mais qui ne se flétrit jamais !

JOSEPH LANDRY—(Versification.)

QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

(Suite.) [1]

Voici, à gauche du sentier, U. S. Grant, W. T. Sherman, et J. B. McPherson, les trois généraux en chef de l'armée de l'Union, dont les noms ont été donnés en 1865 à un trio des plus imposants.

A soixante pas de là, nous rencontrons l'*Orgueil de la forêt*, l'un des mieux portants et des plus nobles arbres ; quatre-vingts pieds de circonférence et trois cents pieds de haut.

Son voisin, Phil. Sheridan, élancé, gracieux, hardi, a aussi trois cents pieds. Un coup de vent a renversé, en 1860, la *Chambre des mineurs*, qui est à côté ; trois cent et dix-neuf pieds de long, vingt et un de diamètre,

Encore une curiosité : la *cabane des pionniers*, chambre avec cheminée que le feu a pratiquée dans l'un des plus gros arbres. A quelque distance, dans le centre du *Grove*, voici une autre *cheminée*, celle de *Pluton*, creusée singulièrement d'un seul côté de l'arbre, jusqu'à quatre-vingt-dix pieds du sol.

Quelques pas plus loin, le *Monarque tombé*, qui est couché là selon toute apparence depuis des siècles. Bien que le temps ait consumé toute l'écorce et une grande partie du bois, ce qui en reste a encore dix-huit pieds de diamètre. La moitié supérieure qui doit avoir violemment frappé le sol dans sa chute a disparu, et des arbres presque centennaires s'élèvent sur ses ruines.

Enfin tout au bout du sentier, voici la *Mère de la forêt*.

(1) Voir la *Voix de l'Écolier* du 15 Avril 1877.

L'arbre est mort de mort naturelle et les membres supérieurs commencent à tomber. Près de la cime, un rejeton a pris racine dans le corps de la *Mère*, et, nous fait remarquer le guide, a apparemment l'intention de devenir quelque chose. La *Mère* a 327 pieds de haut et 78 pieds de circonférence.

Passons maintenant au *Père de la forêt*. Un auteur sérieux affirme qu'il doit avoir eu *quatre cent cinquante pieds de haut et quarante de diamètre*. Il y a longtemps que son front est prosterné dans la poussière et pourtant qu'il est prodigieux encore ! Nous en étions stupéfiés. Il mesure 112 pieds de tour à la base, et on peut le suivre trois cents pieds jusqu'à l'endroit où le tronc fut cassé en heurtant un de ses voisins ; et à la rupture il a encore seize pieds de diamètre. L'incendie en a dévoré le cœur et nous passons à cheval dans ce tunnel sans toucher le plafond. Au près des racines on voit jaillir un filet d'eau vive intarissable. Rangée autour du *Père* et de la *Mère*, comme des plants de l'olivier de la Bible, toute la descendance de cette race de Titans prend son essor vers le ciel en formant la scène la plus impressionnante de la forêt. C'est grand et beau au delà de toute description.

Il y a encore *Hercule* [325 pieds de long, 97 de circonférence] allongeant par-dessus le sentier son corps immense ; jusqu'en 1862, époque où il tomba, renversé par un ouragan, c'était le plus gros arbre debout du massif.

Mentionnons aussi la *mère* et le *fiis*, la *vieille fille* et le *vieux célibataire*, les *frères Siamois*, la *cabane de l'oncle Tom*, tous très-pittoresques et remarquables à des titres divers.

En outre, bon nombre de jeunes arbres, de dix à trois cents ans, croit-on, et de quarante à deux cents pieds de haut, sont la réserve de ce corps d'élite. Tous viennent très-bien et, si le vent et le feu n'y mettent obstacle, ils seront arrivés au milieu de leur carrière dans un millier d'années !

Nous n'avons vu jusqu'ici que le *Mammoth Grove*, l'antichambre de la forêt, il nous reste à voir le *South Park Grove*, distant de six milles du premier ; on y arrive en suivant un étroit sentier.

L'état de Californie, jaloux de conserver intacte la beauté poétique de cette nature enchanteresse, a exclu depuis longtemps les mineurs de ces parages. La forêt est magnifique ici et ce qui frappe le plus c'est l'étonnante proportion qui règne en tout. C'est grandiose, sauvage, féérique. Dans ce tableau gigantesque, les couleurs un peu sévères, comme il convient à d'aussi grandes choses, se marient sans se confondre et s'harmonisent dans leur simplicité. Tous les tons du vert se trouvent rapprochés ; une mousse grise ou jaune jette sur les colonnes sombres une nuance plus gaie et le tronc brun-rougeâtre des sequoias varie agréablement l'aspect terne des cèdres et des sapins. Des arbres morts, reposant sur la terre qui les a portés, rappellent la fin de toute chose, et, tout à côté, comme symbole d'espérance, d'énormes pommes de pins sont jetées de ci, de là.

Il y a dans le *South Grove Park* 1380 sequoias, dont

beaucoup de la plus grande taille. Je ne parlerai que de quelques-uns.

Goliath est un des plus beaux. Il est mort cependant et enterré de plusieurs pieds. Mais, lorsqu'on s'est hissé tout en haut de ses racines soulevées, et qu'on mesure du regard ses dimensions, l'esprit s'égare et se croit l'objet de fantastiques hallucinations. De même que jadis sur les murs de Ninive, un attelage « à quatre » passerait facilement sur son dos.

Il est un de ces arbres creux et debout plus extraordinaire encore que tous les autres ; nous y entrâmes tous les quatre à la file ; je me rappelle que le premier arrivé était si bien dissimulé avec son cheval, sous une grosse racine, que nous fûmes très-surpris d'entendre sortir une voix d'homme du fond de ce repaire. Cette écurie peut abriter *seize* chevaux à la fois.

Un troisième, droit, vert et plein de sève, mais ouvert d'un côté, sert de retraite depuis quinze ans à un vieillard : quelques vaches, dont nous entendons sous bois retentir les clochettes, sont toute sa fortune. Nourriture, logement, chauffage, éclairage, la forêt lui fournit tout, et l'on pourrait être plus mal.

A deux heures P. M., nous étions rentrés de notre excursion à travers les arbres, ayant passé six heures à cheval. Le lendemain nous partîmes pour Sonora, seize milles plus loin ; nous devions y trouver un relais. A 7 heures du matin la température était déjà excessivement élevée et justifiait amplement le nom de Californie (*Calida fornax*) donné à cette contrée.

Une route poussiéreuse, aux ornières profondes, sillonne le pays le plus dévasté qui se puisse voir. Ce ne sont que, pointes de rocher que ne recouvre plus aucune terre végétale : et cette nudité est d'autant plus désespérante qu'elle est le fait de l'homme. On dirait à perte de vue un champ de mort, ou mieux un enfer éteint.

Et c'est là, pourtant, que tant de pauvres gens et d'aventuriers, abandonnant famille et patrie, portant sur eux tout leur avoir, sont venus solliciter de la fortune un sourire. Nous avons devant les yeux le résultat du *Gold excitement* et de *l'Auri sacra fames*. C'est ici le temple du *Mighty dollar*, et les appétits inassouvis déchirent fiévreusement le sein de la terre, espérant arracher à ses entrailles les trésors dont ils convoitent la possession.

Hélas ! cela nous rappelle trop la *Poule aux œufs d'or* du bon La Fontaine ; et sa morale :

“ L'avarice perd tout en voulant tout gagner ”

est trop souvent l'histoire de ceux qui, pour courir après un trésor aléatoire, s'ôtent à eux-mêmes le plus grand de tous les biens.

Ces conquérants, on ne sait trop pourquoi, ont respecté ou dédaigné d'enlever l'*humus*, la terre nourricière de certaines collines, et les regards du voyageur se reposent avec bonheur sur des arbres fruitiers, pommiers, figuiers, pêchers, vignes surtout, chargés des plus beaux fruits. Ainsi qu'aux environs de San Francisco, on pourrait avoir ici de riches moissons ; le laboureur pousserait le même sillon tout le jour dans des propriétés immenses, et l'on

verrait pendant des lieues le même champ de blé ou de
Pommes de terre, de tomates ou de melons.

W.

(A continuer.)

LA VIERGE DU PARTERRE.

A MON AMI T***

Salut, céleste image, ô Vierge du parterre !
Salut, ô lis du ciel, la plus belle des fleurs !
Comme autrefois je viens redire ma prière,
Et verser dans ton sein mes secrètes douleurs...

**

Oh ! je reconnais bien la pelouse fleurie
Où l'essaim des enfants, à la chute du jour,
Allaient s'agenouiller et, l'âme recueillie,
A ta gloire chantaient leurs cantiques d'amour:

**

Ainsi que des oiseaux, en troupe harmonieuse,
A l'arbre paternel viennent se réunir,
Et, mollement bercés par la brise amoureuse,
Chantent longtemps encor, le soir, pour s'endormir.

**

Que j'aimais au retour de la saison nouvelle
A me trouver au pied de ton trône de fleurs,
Que le lierre, élégante dentelle,
Ornait de ses festons aux riantes couleurs !

**

La rose balançait ses coupes odorantes,
Comme des encensoirs chargés de doux encens,
Et les bardes ailés, sur les branches naissantes,
Exhalaient dans les airs leurs suaves accents.

**

Que j'aimais à chercher une retraite ombreuse
Sous la sombre épaisseur de ton flottant berceau,
Quand les ardeurs du jour brûlaient la cour poudreuse,
Où jouait des enfants le folâtre troupeau !

**

Là j'étanchais ma soif dans la source limpide,
Que ton pied fait jaillir du sol en blancs filets ;
Et mes sueurs tombaient dans le cristal liquide,
Miroir qui renvoyait tes ineffables traits.

**

Que j'aimais à te voir quand l'astre du mystère,
Répandant sur les monts son éclat velouté,
Jetais sur ton front pâle un voile de lumière,
Et que tu souriais à ma tendre piété !

**

Longtemps je t'admirais, quand, épreuve dernière !
Sur ma lèvre expirait ma naïve oraison ;
Vaincu par le sommeil, je fermais ma paupière,
Dormais comme en tes bras sur l'humide gazon.

**

Que j'aimais en ces lieux, aux jours tristes d'automne,
A pleurer les beautés de l'aimable printemps !
Feuille à feuille, arrachant les fleurs de sa couronne,
La nature semblait sourire plus longtemps.

**

L'astre du jour, couvert d'un voile de nuages,
En approchant de toi brillait de tous ses feux,
Et l'oiseau, dans son vol vers de lointaines plages,
Un instant s'arrêtait pour chanter ses adieux.

Exilé comme lui des lieux où mon enfance
Égayait tous ses jours par de nouveaux bonheurs,
Je suis passé depuis, hélas ! seul et sans défense,
Par des chemins semés d'épines et de pleurs.....

**

Mais en te revoyant, doux ange de ma vie,
J'ai senti s'alléger le poids de ma douleur ;
J'ai revu mon aurore en mon âme ravie :
Le ciel est tout-à-coup descendu dans mon cœur !

**

Oh ! comment m'arracher à toi, Vierge si belle,
A ces lieux enchantés qui me font rajeunir ?
Les jours sont si sereins à l'ombre de ton aile !
Jeune, ici je t'aimai, vieillard, j'y veux mourir.....

M. J. M.

Bourbonnais Grove, 1er Mai 1877.

INFORMATIONS DIVERSES.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ
EXCELLENTE PENDANT LE MOIS D'AVRIL 1877.

COURS LATIN.

Philosophie.—C. Dugas, St Liguori ; A. Boucher, Ste Elisabeth.

Rhétorique.—J. Thériault, Joliette ; O. Lacasse, O. Houle, J. Deschênes et A. Lacasse, Ste Elisabeth ; Ph. Lamarche, St Esprit ; T. Plante, St Gabriel ; J. Soumis, Ste Béatrix ; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

Belles-Lettres.—A. Morin, St Jacques ; A. Renaud, G. Guilbeault et P. Desmarais, Joliette ; A. Dugas, Chertsey ; J. Goulet, Ste Elisabeth ; P. Bousquet, St Charles ; M. Hamelin, St Gabriel ; W. Manning, Keen, N. Y.

Versification.—J. Landry et E. Fleury, St Ambroise ; N. Préville, St Alphonse ; E. Lessard et A. Durand, St Jean de-Matha ; L. Papineau, St Timothée ; C. Gratton, St Jean Baptiste de Montréal ; E. Foucher, St Jacques ; J. Mercure, Ste Julienne ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste Elisabeth ; A. Lavallée, A. Dauphin et J. Magnan, Berthier ; T. Dugas, Chertsey ; F. Lavallée, St Norbert ; J. Beau-doin et E. Côté, Joliette ; A. O'Keefe, Rockville, Conn.

Syntaxe.—E. Perreault, H. Charland, E. Dufresne et A. Turcotte, Joliette ; E. Laferrière, St Cuthbert ; A. Manseau, Drummondville ; A. Desrochers et A. Dugas, St Jacques ; L. Vigneault, St Ambroise ; W. Lamarche, Belmont, Mass ; W. E. Magee, Willimantic, Conn.

COURS COMMERCIAL.

Syntaxe.—H. Colin, R. Desroches et J. Lapalme, St Esprit ; A. Beaudry, St Alexis ; M. Nadeau, St Paul ; P. Prud'homme, Joliette ; O. Cornellier, Ste Elisabeth.

Éléments.—O. Lavallée, Berthier ; V. Drainville, St Barthélemy ; G. Maxwell, St Damien ; E. Guibeau, St Norbert, C. Guilbault, Joliette ; L. Perreault, St Paul ; R. Laurendeau, St Gabriel ; C. Laporte, Montréal ; F. I. Holt, Philadelphie.

Préparatoire.—C. Béland, St Barthélemy ; B. Arbour, R. Boulet, A. Ratelle et R. Turcotte, Joliette.

LE PIQUE-NIQUE DES " EXCELLENTS ".—Les lecteurs de la *Voix de l'Écolier* savent qu'un congé est accordé chaque mois aux élèves qui, par leur conduite irréprochable, ont mérité la carte d'excellence. Pendant l'hiver, saison où tous les jours se ressemblent, on prend ce congé lorsqu'il se présente, mais au printemps on veut un congé de choix. Malheureusement le mois des fleurs s'est annoncé, cette année, sous des auspices si défavorables qu'il a fallu ajourner le congé au premier jour de beau temps, c'est-à-dire à une époque indéterminée.

Une semaine se passa de la sorte...un siècle ! La patience des écoliers, héroïque dans les premiers jours, commençait à se lasser et plusieurs trouvaient, à part eux, que le congé, remis si longtemps, commençait à exhaler une odeur prononcée de moisi lorsque, le 7 Mai au soir, le Rév. P. Beaudry annonça officiellement un PIQUE-NIQUE pour le lendemain, " si le temps le permettait. " Sans cette fatale restriction qui rembrunissait bien des fronts, la joie eût été complète, l'allégresse sans bornes.

Le lendemain, lorsque la cloche dont le son est ordinairement si odieux le matin, donna le signal du lever, un observateur avantageusement placé, aurait pu voir de toutes parts des regards anxieux interroger le ciel et un abattement voisin du désespoir se peindre sur une foule de visages. Le jour s'était levé, mais on eût dit que le soleil avait quitté à regret sa couche. L'aurore était lugubre comme un crépuscule de Décembre ! Il faisait un froid humide et pénétrant. De gros nuages, récélant dans leurs sombres profondeurs les orages et les tempêtes, la foudre et la grêle, roulaient, poussés par un vent impétueux, dans les espaces célestes.

Mais l'écolier, lorsqu'il a en perspective un grand congé gagné à la sueur de son front, ne se décourage pas aisément. Après la messe, des groupes nombreux, les regards braqués sur le firmament, étudiaient les probabilités climatiques. Jamais astronome à la recherche d'une comète ou d'une nébuleuse ne sonda d'un œil plus inquiet les mystères de la voûte éthérée. Le résultat de cette laborieuse inspection ne pouvait être douteux. La masse des écoliers déclara que le temps était magnifique : la bise âpre et glacée qui soufflait du Septentrion était un zéphyr un peu exagéré, mais très-supportable ; les nuages noirs et menaçants qui assombrissaient le ciel, semblaient placés exprès pour tempérer l'ardeur possible des rayons solaires. Bref, c'eût été impardonnable de laisser passer une journée si belle.

Mais hélas ! la *vox populi* a rarement force de loi au Collège. Ce temps que l'on trouvait si splendide, pouvait, pour de fort bonnes raisons, paraître détestable à celui qui dispense les congés ; l'autorité, toujours prudente dans ses décisions, pouvait fort bien, en l'espèce, différer de sentiment avec les écoliers. Les anciens se rappelaient des cas analogues à celui-ci et ils étaient loin d'être rassurés.

C'est sous l'étreinte de cette cruelle incertitude qu'on alla déjeuner. Sur ces entrefaites, le ciel se décida enfin à montrer un visage moins rigide ; il se fit une éclaircie passagère, un rayon de soleil, blafard et incertain, perça les nuages, mais il arrivait à temps. Pensez donc que l'impitoyable cloche allait sonner pour la classe ! Une minute plus tard et tout espoir était irrévocablement perdu !

Tout-à-coup retentit un cri joyeux..... Le congé vient d'être accordé ! Une immense acclamation salue cette annonce ; moins vigoureux doit être le hurra que pousse, sur la brèche fumante, une armée victorieuse, au moment où l'étendard national, planté par une main hardie, déroule ses plis triomphants sur une cité prise d'assaut.

Les préparatifs furent bientôt terminés et, le *Sanctus Joseph, ora pro nobis* ayant été chanté avec enthousiasme, la troupe joyeuse se mit en marche sous la conduite du Rév. P. Beaudry. Personne

ne daignait plus accorder la moindre attention à la température dont, il n'y a qu'un instant, on scrutait les dispositions avec tant d'anxiété. Déchainez toutes vos fureurs, autans forcenés ; ouvrez-vous toutes larges, cataractes du ciel, vos vaines menaces n'arrêteront plus les pas de cette intrépide phalange !

Après une marche rapide et heureuse, la tête de la colonne atteignit la Pointe-aux-Pins. Tous ceux qui connaissent les environs de Joliette savent que la nature a réuni en cet endroit tous les agréments qui peuvent charmer une journée de pique-nique. Avec quelle maternelle sollicitude n'a-t-elle pas prévu les éventualités fâcheuses qui viennent parfois troubler des réjouissances de ce genre ! Le soleil lance-t-il des rayons trop ardents, quel ombrage magnifique n'offre pas cet impénétrable dôme de verdure ? La chaleur devient-elle accablante, quelle délicieuse fraîcheur ne rencontre-t-on pas sur les rives pittoresques de l'Assomption dont on voit fuir au loin les eaux bouillonnantes et écumeuses ? Un orage imprévu vient-il tout-à-coup interrompre les jeux, quel abri ne trouve-t-on pas sous ce vaste toit de feuillage ? Quoi de plus poétique d'ailleurs que cette charmante solitude égayée par les chants d'une multitude d'oiseaux qui travaillent, avec une activité fiévreuse, à la construction de leurs demeures aériennes ? Un instant effarouchés par l'arrivée soudaine de la troupe bruyante des écoliers, ils reprennent bientôt leurs travaux et les échos combinés du bosquet et de la rivière renvoient au loin leurs modulations enchantées.

Cependant cette course matinale, par un air vif, avait aiguisé l'appétit ; après avoir payé un large tribut d'admiration à ce site ravissant, on se mit à songer aux provisions dédaignées dans la première ferveur de la contemplation. La nature réclamait impérieusement ses droits. Le diner est sans contredit l'une des principales préoccupations des journées de pique-nique et, convenons-en, un repas pris sous la voûte des cieus, avec l'haleine des zéphyrs pour condiment, a un charme auquel on peut sacrifier sans être gourmet ou disciple d'Epicure.

Mais si nombreux et si exceptionnels que soient les avantages offerts par le bosquet de pins, on n'y rencontre pas les alouettes toutes rôties et, là comme ailleurs, si l'on veut manger, il faut d'abord préparer les aliments ; toutefois, cette opération, si prosaïque quand elle a pour théâtre une cuisine torride et fumeuse, revêt ici une toute autre apparence. A peine l'idée de repas a-t-elle été émise que déjà une multitude active couvre la grève ; de toutes parts de petits fourneaux sortent de terre ; le bois pétille sous une foule d'âtres rustiques ; une hécatombe d'œufs s'accomplit ; le lard gémit dans la poêle et une fumée saturée d'arômes appétissants s'élève en spirales capricieuses.

L'art culinaire n'eut pas à rougir du travail de nos cuisiniers improvisés. Au témoignage des estomacs les plus difficiles et des palais les plus délicats, le menu était excellent, la préparation presque parfaite. Les plats, vigoureusement attaqués, furent enlevés à la pointe de la fourchette avec un entrain admirable, avec une rapidité dont les fastes de la gastronomie offrent peu d'exemples ! Qu'ils sont loin de valoir ce repas champêtre, assaisonné des plus joyeux lazzis, avec la terre nue pour table et pour siège, ces festins cérémonieux où l'on ne mange que du bout des lèvres et auxquels président si souvent le mensonge et l'hypocrisie !

Les grâces récitées, la foule se disperse, les jeux s'organisent, mille cris éclatent, l'animation est générale. Mais hélas ! ces heures fortunées s'enfuient comme un beau rêve ; le plaisir est court sur cette terre, la plus large part y appartient au travail et à la peine. A 5 heures le signal du départ se donne, les rangs se reforment et on reprend le chemin du Collège. Une heure plus tard le pique-nique était entré dans le domaine des souvenirs.

Nous regrettons vivement que le défaut d'espace nous empêche de publier la Liste du 13 Mai.

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCE.

—
CHAPITRE X.

Impressions de voyage.

(Suite.)

Je revins de cette erreur dès les premiers pas dans le pays. Les collines boisées alternant avec des vallées verdoyantes, les grandes châtaigneries ombrées faisant place aux champs de seigle et de blé noir, les haies touffues coupées, de distance en distance, par des peupliers, des chênes ou des ormeaux, les sources jaillissant du sol à chaque pas, les nombreux ruisseaux ; tout offrait un coup d'œil bien plus agréable que les landes plates et grises du Poitou.

La première ville limousine que nous rencontrâmes fut Le Dorat. C'est une jolie petite cité, qui possède une belle et curieuse église romane, un petit séminaire renommé et plusieurs couvents. J'avais beaucoup souhaité que ma mère me mit au séminaire du Dorat au lieu de m'envoyer à Saint-X..., tant j'avais entendu vanter le collège limousin par des écoliers berrichons. Ce que je vis en passant de ce bel établissement, son vaste corps de bâtiments, son heureuse situation et ses hautes et longues terrasses, tout me fit regretter de nouveau de n'avoir pas été envoyé là.

A deux lieues du Dorat on trouve Bellac. C'est un chef-lieu d'arrondissement pittoresquement assis au penchant d'une colline dont les pieds sont baignés par la jolie rivière du Vincou, et du sommet de laquelle on embrasse un gracieux horizon fermé au loin, comme par un voile de gaze bleue, par les montagnes de Blon. Le Dorat et Bellac se disputent la gloire d'avoir été la capitale de la Basse-Marche : une tempête dans un verre d'eau.

Nous nous arrêtàmes à Bellac, pour dîner et changer de chevaux. Je ne mangeais plus dans ma chambre, mais dans la salle commune et à une table séparée.

CHAPITRE XI.

LES LETTRES.

La terre que ma mère possédait en Limousin et dans laquelle j'étais en quelque façon interné, se nommait Laforest. Elle se composait de six métairies tenues à bail par Pierre Rougier et Mathieu Lenoir, et d'une usine autrefois assez importante, mais bien déchue depuis que la vapeur a presque remplacé partout les chutes d'eau. A une demi-lieue de l'usine et à peu près au centre des métairies mon aïeul maternel avait construit un pavillon isolé servant moins d'habitation que de pied-à-terre et de rendez-vous de chasse. Ce pavillon était fermé depuis la mort de mon père ; ma mère n'étant pas allée depuis cette époque en Limousin. Comme j'avais appris tous ces détails à Puyjoubert, je savais à peu près où j'étais conduit. Une seule chose m'inquiétait : qui allais-je trouver à Laforest ? Entre quelles mains, leur tâche remplie, les deux fermiers limousins me remettraient-ils ? J'osais par moments me bercer de l'espoir que j'allais être reçu dans les bras et sur le cœur de ma mère. Cette illusion ne tardait pas à s'évanouir et à faire place à toutes sortes de tristes et noires perspectives : un précepteur pédant, par exemple, et un geôlier farouche qui me nourriraient de pain dur et de racines grecques.

Dix fois pendant le voyage, je fus sur le point d'interroger mes conducteurs, et dix fois je m'arrêtai, préférant l'incertitude à la connaissance d'une vérité désagréable.

Je devais être fixé avant mon arrivée.

A deux lieues environ de Bellac, notre chaise de poste atteignit un facteur rural chargé d'une sacoche pleine de lettres et de journaux.

— Pierre, lui cria Mathieu Lenoir, n'as-tu rien pour moi ?

— Je vous demande pardon, monsieur Mathieu, dit le facteur, j'ai une lettre à votre adresse et trois autres aussi à celle de M. de Puyjoubert. Paraît que ce jeune monsieur est récemment arrivé à Laforest, puisqu'on lui envoie là des lettres.

— Il n'y est pas encore, puisqu'il y va ; donne-lui ses lettres, c'est lui qui se trouve dans la voiture.

Sur cette invitation, le facteur me tendit, par la portière, trois lettres à mon adresse.

On devine mon saisissement, en distinguant sur une d'elles l'écriture de ma mère. La suscription des deux autres était d'une écriture à moi inconnue.

Voici quelle était la lettre de Mme de Puyjoubert :

“ Mon cher enfant,

“ Tes bonnes notes m'avaient mal préparée au nouveau et cruel chagrin que tu viens de me causer. Pouvais-je croire après tant de promesses que tu te ferais chasser du collège de Saint-X... ? Je te pardonnerais de briser mon cœur et ma vie, mais je dois t'empêcher de déshonorer notre nom et de compromettre ton avenir.

“ Songe, cher et malheureux enfant, que tu es dans ta douzième année : il est temps de montrer quelque raison. Le conseil de famille, que j'ai dû réunir pour m'éclairer, a pensé qu'il fallait te placer à Laforest, sous la conduite d'un précepteur qui te fera continuer tes études si tristement interrompues. Ce précepteur qui t'attend à Laforest, se nomme M. Aubrun. C'est un homme aussi ferme que bon. Je lui donne tous mes droits, et lui délègue tous mes pouvoirs. Obéis-lui donc comme à moi-même ; mieux qu'à moi-même, car tu ne m'as guère obéi jusqu'à ce jour.

“ Le conseil de famille voulait que je te tinsse deux années au moins séparé de moi ; mon cœur n'a pu s'y résoudre. Je te rappellerai à Puyjoubert dans six mois si les notes envoyées par M. Aubrun sont bonnes. Dans le cas contraire, je serai obligée de te laisser indéfiniment à Laforest.

“ Je prie Dieu tous les jours pour toi, prie-le de ton côté avec ferveur, et souviens-toi que ta mère ne demande qu'à t'ouvrir ses bras.”

Lorsque les larmes provoquées par cette lecture eurent cessé de couler, je rompis le cachet de la seconde lettre.

Elle était du docteur Desourteaux. Il me fallut lire et relire sa signature pour m'en convaincre, tant cette lettre était sèche et sévère. Est-ce bien le docteur Desourteaux qui m'appelaient Monsieur et ne me tutoyait plus ? Il m'écrivait :

“ Monsieur,

“ Il est de mon devoir de vous avertir que votre nouvelle équipée a ébranlé fortement la santé de madame votre mère. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle triomphera de cette crise ; mais je crois qu'une autre secousse pareille sera mortelle. Je vous écris à l'insu de tous et pour votre gouverne. A vous de voir si vous voulez conduire au tombeau la sainte femme à qui vous devez la vie. Je mentirais si je finissais cette lettre en vous assurant de mon amitié. Je n'aime que ceux que j'estime. Il dépend de vous de retrouver la place que vous aviez dans le cœur de votre ancien ami.

“ DR. DESOURTEAUX.”

La troisième lettre, dont je corrige un peu le style et l'orthographe, m'était écrite par le fils du jardinier, Antoine, dont le lecteur doit avoir gardé le souvenir.

Voici ce que me disait le brave garçon :

“ Monsieur Georges, ”

“ Je t'écris de l'école de M. l'instituteur qui me prête du papier, de l'encre et une plume. Quant à l'adresse, c'est M. Desourteaux qui me l'a donnée, à force de l'en prier et de lui porter du mouron pour ses serins.

“ Ah ! monsieur Georges, monsieur Georges ! j'ai bien du chagrin ; mais ta mère en a plus que moi. Je l'ai vue passer hier, elle est pâle comme la sainte Madeleine qui se trouve dans l'église de Puyjoubert, dans la chapelle, à gauche, en entrant par le grand portail. Comment as-tu pu faire pour qu'on t'ait renvoyé du collège ? Tranquillise-toi, il n'y a que Mme de Puyjoubert, M. le curé, M. Desourteaux et moi qui sachions cela. Je l'ai appris du docteur, sans qu'il crût me le dire, un soir qu'il se promenait dans le parc, en se parlant à lui tout seul, ainsi qu'il en a l'habitude. Personne de plus ne le sait et ne le saura. C'est égal, c'est bien malheureux ! Enfin ! n'en parlons plus.

“ On dit que ce Limousin est si triste ! N'importe, travaille, ne fais plus de sottises, sois sage et tu reviendras bientôt à Puyjoubert. Nous amuserons-nous à ton retour ! Je ne pêche plus d'écrevisses dans le ruisseau et je mets les chiens après ceux qui y viennent pêcher. Je veux que nous remplissions nos filets à tout coup.

“ J'ai rossé l'autre jour à ton intention le fils du sacrilège, qui prétendait que tu ne reviendrais jamais plus au pays. Penses-tu au merle ? Je lui ai appris à siffler ton nom. Il dit “ George Puyjoubert ” absolument comme une personne humaine. Il faut être averti pour ne pas croire que c'est un chrétien qui parle.

“ M. le curé Maréchal est bien malade : il a pris une fluxion de poitrine en allant visiter les mourants. Il y a ici des fièvres qui tuent beaucoup de monde : ça me console de ton absence. Pourvu que ces fièvres ne me tuent pas ! Je ne me consolerais pas de mourir sans t'avoir vu.

“ Tu sais bien la passerelle du parc, celle que nous ôtâmes et qui fit tomber le facteur. Nous ne pourrions plus l'enlever maintenant ; M. l'architecte l'a remplacée par des madriers gros comme des poutres et attachés avec des boulons. Quelle sottise nous fîmes-là, monsieur Georges ! N'en faisons plus, maintenant que nous sommes grands.

“ Adieu ; quoique je ne sois qu'un pauvre jardinier, je t'aime comme un frère.

“ ANTOINE LAMBLIN. ”

O château de Puyjoubert ! m'écriai-je, après la lecture de ces lettres, pourquoi t'ai-je quitté ? C'est dans tes murailles et autour d'elles que sont tous ceux qui m'aiment et tous ceux que j'aime. Il faut à tout prix que je contente ce terrible précepteur afin de rejoindre ma mère, l'abbé Maréchal, M. Desourteaux et cet excellent Antoine.

A peine eus-je formulé ces paroles éloquentes, que je fus soudain saisi par le remords. Et Julien Caseneuve ? Je l'oubliais donc ? Oh ! non ! Pour que mon bonheur fût complet, il faudrait que lui aussi se trouvât à Puyjoubert. Puyjoubert ! à cette heure, je ne rêvais plus qu'à ce château qui m'avait paru autrefois si maussade. L'Océan lui-même, les navires, les voyages maritimes, les îles désertes m'offraient moins de charmes que ce coin du Berri.

Mon Dieu ! dira certainement le lecteur, que cet enfant est changeant et versatile. Je n'en disconviens pas, pourvu que vous reconnaissiez, cher lecteur, que je ressemble à tous les enfants de douze ans, autant dire à tous les hommes.

(A continuer.)

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846,

dirigé par les

Clercs de St. Niateur.

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

Conditions :

Demi-pensionnaires.....	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
Enseignement et pension.....	100.00
Lit, lavage, raccommodage.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00

TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, sise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une RÉSIDENCE PRIVÉE très confortable, et les deux autres sont avantageusement situées, Rue Manseau, au centre du Quartier Commercial.

---Conditions très-faciles---

S'adresser à

J. B. LAURION,
Propriétaire.

Joliette, 15 février 1877.

6-m

Maisons Recommandées A JOLIETTE.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre*, etc., Rue Notre-Dame,
JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et Résidence de B. Vézina et D. Désormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les
“ ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA ”
(Contre le Feu et le Tonnerre) et “ LA ROYALE CANADIENNE ” (Assurance contre le Feu)
JOLIETTE

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : *Chaux, Pierre, Sable*.

C. P. CHARLAND, AVOCAT. Bureau :—
Fisk's Block—Porte No. 1—Joliette

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures
RUE MANSEAU—JOLIETTE

ON EXÉCUTE au Bureau de la
Voix de l'Ecolier toutes espèces d'IMPRESSIONS
aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.